

de son acte d'authenticité. Dans quelques mois, elle aura des steurs qui l'approcheront, l'égaleront et peut-être la surpasseront.

Mais comme nous disait, très justement M. Salmon, celle-ci à sa couronne, et les 177 points de plus que le Stradivarius de Davidoff qu'elle a recueillis, forment un joyau qui a sa valeur.

Le plus offrant en sera l'heureux possesseur.

Obligés de repartir à Nantes, MM. Chenantais et Kaul ont laissé leur précieux violoncelle dans les bureaux du *Monde Musical*, et nous ont chargé de recevoir les offres d'acquisition.

Le Fixe-Chevilles Pilet-Bersoullé.

Une des basses italiennes présentée au concours était munie du fixe-cheville Pilet-Bersoullé, le meilleur système connu pour assurer la fixité de l'accord.



ENTRETIEN AVEC FERDINAND GOËLZ

(Suite)

III

Y a-t-il une sensibilité musicale particulière?

La conclusion à laquelle Ferdinand Goëtz était parvenu — à savoir qu'il n'y a pas de sensibilité musicale particulière, mais une sensibilité générale — n'est pas de celles qui s'imposent du premier coup. Si je l'avais acceptée d'assez bonne grâce, et sans que mon interlocuteur eut besoin de déployer un arsenal impressionnant d'arguments et de démonstrations, c'est qu'en fait, je me trouvais être d'un tour d'esprit peu différent du sien. Mais, je pensais bien qu'il n'en irait pas de même avec tout le monde et que, jetée au milieu d'un salon, une semblable théorie devait provoquer un légitime étonnement.

Cet événement se produisit un soir, où M. Goëtz consentit à prendre part à la conversation générale. Je venais de m'empoigner bravement avec une sonate de Beethoven et, le dernier accord à peine frappé, dames et messieurs s'étaient mis à deviser légèrement, — ainsi qu'il convient après l'audition d'une œuvre grave — et même hélas! quelquefois, pendant! Une personne, qui témoignait d'un enthousiasme de fort bon goût, s'indigna qu'il pût exister sur terre, des gens insensibles aux beautés musicales. Là-dessus, Goëtz partit:

— Oh! il suffit de dire: des gens insensibles, simplement. Celui qui ne s'émeut pas, pour une raison ou pour une autre, c'est qu'il n'est pas émotif, voilà tout.

Tout d'abord, on ne comprit pas bien.

— Pardon, dit poliment un petit homme à l'air naïf, mais il y a des personnes qui sont très émotives et qui n'ont cependant aucune sensibilité musicale.

— Et voilà ce que je ne crois pas, riposta Goëtz.

Tous parurent suffoqués, comme si l'on fût venu nier devant eux quelque vérité universellement reconnue telle que le mouvement de la terre ou l'axiome de la ligne droite.

Pour plus de sûreté, j'insistai moi-même:

— Oui, Messieurs, M. Goëtz m'affirmait encore hier, cette chose paradoxale, qu'il y a une sensibilité générale, et pas de sensibilités particulières, spécialisées. En d'autres termes, un individu sera ému et par la peinture, et par la musique, et par la poésie, et par tous les arts, sans exception, ou par aucun d'eux. En d'autres termes encore, M. Goëtz nie le peintre qui ne comprend rien à la musique, de même qu'il nie le musicien qui ne comprend rien à la peinture, et...

— Mon cher Monsieur, s'écria Goëtz au comble de l'exaspération, je ne sais si...

Je crus que Ferdinand allait me lancer quelque parole terrible. Mais le philosophe ne s'empêche pas et le sage sait réprimer sa colère. Aussi Goëtz se calma-t-il de lui-même, aussi vivement qu'il s'était enflammé, et très posément, souriant son plus gracieux sourire:

— Soyez tous témoins, dit-il, que je proteste de toutes mes forces contre l'interprétation qui vient d'être donnée à mes paroles d'hier au soir. J'ai voulu simplement énoncer cette vérité — ou du moins ce que je crois être une vérité, — à savoir que, si quelqu'un est doué d'un tempérament sensible, émotif, il est dans la possibilité d'être ému — entendez-vous bien, Messieurs? Je ne dis pas il sera ému, je dis il est dans la possibilité d'être ému — par chaque catégorie de causes des émotions humaines; c'est-à-dire, pour employer les exemples que Monsieur avait choisis, qu'il sera dans la possibilité d'être ému et par la poésie, et par la peinture, et par la musique, et par ce qui résume tout cela: la contemplation des spectacles naturels. Par conséquent, si vous me présentez un musicien qui reste froid devant un beau tableau, je vous dirai: je reconnais que ce musicien n'est pas ému par la peinture, mais cela n'empêche pas qu'il soit dans la possibilité d'être ému par elle.

Un aimable jeune homme, qui se trouvait en notre compagnie et qui connaissait un peu Ferdinand Goëtz, acheva, à ma grande joie, d'attiser le feu de la discussion. Il avait une certaine difficulté à s'exprimer, et le silence respectueux avec lequel Ferdinand l'écouta, imité par tous, ne contribua pas peu à l'intimider. Mais il persista avec un courage, que je ne pus m'empêcher d'apprécier, et parvint tout de même au bout de son argumentation.

— Ecoutez, Monsieur Goëtz, je ne puis mieux parler que de moi-même... j'aime la musique... — il se reprit — je crois aimer la musique... Oh! je ne dis pas que j'aie un goût excellent... Parfois vos sonates de Beethoven me déroutent..., mais certaine valse enveloppante m'émeut, je vous assure... D'autre part, je ne suis pas sensible aux beautés naturelles.

Il avoua cela très crânement.

— Chut! fit Goëtz en rougissant pour lui, on n'avoue pas cela...

— Oh! pourquoi?... Sans doute, devant un beau coucher de soleil, je dis bien: cela est beau; mais je ne resterais pas des heures en contemplation... et puis enfin, ça ne m'émeut pas. D'ailleurs, en général, je ne m'émeus pas facilement, je pourrais vous en citer des exemples... ça ne vous amuserait pas. Eh bien, je vous assure que souvent la musique me « fait quelque chose ».

— Etes-vous bien sûr, répondit Goëtz, que ce quelque chose que vous fait soi-disant la

musique se passe très profondément en vous? N'est-ce point la même satisfaction à fleur de peau qui vous fait dire que le coucher de soleil est beau, que vous décorrez d'un nom nouveau, lorsqu'il s'agit du sens auditif? Ce que vous me dites à propos de ma sonate de Beethoven me confirme dans cette opinion. Elle vous dérouta, ne vous atteint pas; tandis qu'une œuvre plus superficielle, vous donne l'illusion d'un frisson de l'âme, alors que ce n'est que votre épiderme qui frissonne. La valse enveloppante vous saisit comme un courant d'air frais au sortir du plein soleil. Non, cher Monsieur, vous n'êtes pas plus ému par le langage des sons que par celui des choses naturelles. Et, mon Dieu, il n'y a pas de mal à cela... Sans compter que rien ne prouve que la sensibilité ne soit chez vous un peu récalcitrante et qu'elle ne finisse un jour par se laisser charmer.

— Enfin, Monsieur Goëtz, éclata tout-à-coup un gros homme un peu sanguin, que sa réputation de peintre de talent imposait à l'attention de tous, c'est pour le plaisir du paradoxe que vous soutenez cette opinion-là? Que diable! vous m'accorderez que j'ai quelque sensibilité, que je sais aussi bien que vous admirer une belle toile et non pas seulement pour le plaisir de l'œil? Eh bien! la musique ne me fait rien, rien! entendez-vous? Ou plutôt si: elle m'ennuie. Je le déplore, mais c'est comme cela. Elle m'ennuie; et j'en conclus humblement que je n'ai pas de sensibilité musicale, que je ne suis pas sensible à la musique. Et je crois que c'est la vraie vérité.

— Je ne le crois pas, dit Ferdinand Goëtz. Peut-être n'êtes-vous point ému par la musique, peut-être ne le serez-vous jamais: il n'en faut point accuser votre sensibilité.

— A qui la faute, alors? demanda en goguenardant le peintre de talent.

— Ecoutez, reprit Goëtz. La poésie vous touche-t-elle?

— Certes.

— Bien. Savez-vous l'allemand?

— Très mal.

— Bien. Si je vous récitais une des plus belles poésies de Heine, seriez-vous ému?

— Evidemment non, car je ne la comprendrais pas.

— Pourrais-je conclure de là que vous n'êtes pas sensible aux beautés de la poésie?

— Sûrement non.

— Eh bien, Monsieur, vous n'avez jamais été ému par une poésie de Heine, et vraisemblablement vous ne serez jamais ému par elle; et cependant vous avouez vous-même qu'il serait faux de dire que vous n'avez pas de sensibilité poétique. Vous convenez encore qu'il serait parfaitement possible que vous fussiez ému par une poésie de Heine, pourvu qu'une bonne âme consacra quelques instants à vous en dévoiler le sens caché.

Une aimable et pimpante jeune femme sauta en ce moment dans la conversation et, nous étourdissant d'un gazouillement d'oiseau dont nous ne nous plaignîmes pas, apporta son aide involontaire à Ferdinand reconnaissant.

— Oh! mais il y a de très jolies choses qui vous charment sans que l'on ait même besoin de les comprendre. Tenez, Monsieur Goëtz, il y a quelques années, dans un voyage en Italie, nous nous sommes rencontrés, mon mari et moi, avec des italiens que nous avions connus en Suisse. Je ne sais

pas du tout l'italien, moi, Monsieur. Il paraît que ce n'est pas difficile à apprendre, mais je suis restée six semaines à Naples sans être capable de dire ni bonjour ni bonsoir. Ça, c'est un principe. J'ai horreur des langues étrangères, quand je les comprends. Ainsi je ne peux pas mettre le pied en Angleterre, parceque j'ai eu le malheur de retenir quelques mots d'anglais, de ma jeunesse... Je vous disais donc que j'ignorais l'italien. Eh bien, je me suis trouvée là-bas avec un poète, oh! mais, un grand poète — ... je ne sais plus son nom... il n'est pas très connu... — ; il a dit plusieurs poésies de lui, en italien, naturellement! Oh! Monsieur, c'était exquis, absolument exquis: ce sont des syllabes claires et sonores, qui volent, qui miroitent, comme une poussière de mouches dans un rayon de soleil... vous savez, l'été?... C'est délicieux à entendre et je fus vraiment pénétrée jusqu'au fond du cœur. Oh! mais je n'y comprenais rien, cela va sans dire. Je crois que si j'avais compris cela ne m'aurait pas fait autant de plaisir. Vous voyez bien qu'il n'est pas nécessaire de connaître une langue pour goûter une poésie — acheva cette aimable créature dans un rire frais.

Goëtz remercia chaleureusement, puis, s'adressant au jeune homme:

— Tenez, mon cher ami, c'est ainsi que la musique vous charme: comme une langue étrangère dont les sonorités vous chatouillent agréablement l'oreille, mais dont vous ne comprenez pas le sens intérieur, et qui, par conséquent, ne vous fait pas intérieurement vibrer, de même que, dans le coucher de soleil, c'est la couleur qui charme votre œil, et non point la beauté profonde qu'un tel spectacle exprime.

— En somme, Monsieur Goëtz, interrompit impétueusement le gros homme, vous soutenez que, si je ne goûte pas la musique, c'est que je ne la comprends pas. La nuance est bien mince.

— Et cependant, continua Goëtz, comme, si quelqu'un s'y connaît en nuances, c'est bien vous à coup sûr, vous la saisissez parfaitement. La comparaison avec la littérature me semble d'ailleurs lumineuse. Si un morceau de poésie ne vous émeut pas, ce peut être pour deux raisons: ou bien, vous le comprenez, mais vous n'êtes pas sensible, émotif; ou bien, vous ne le comprenez pas et, fussiez-vous émotif, vous n'êtes pas ému. Ce n'est pas du tout la même chose.

« D'un autre côté, direz-vous d'un aveugle qu'il n'a pas de goût pour la peinture? Direz-vous d'un sourd, qu'il n'a pas de sensibilité musicale? — Beethoven n'en aurait point eul — Eh! bien, ne pas entendre, entendre mal (car il y a sans doute des gens qui entendent faux, comme il y en a qui chantent faux) ou entendre quelque chose que l'on ne comprend pas, c'est au point de vue esthétique, exactement la même chose.

« Donc si, bien que doué d'une sensibilité développée, vous n'êtes pas ému par la musique, c'est que: ou bien vous l'entendez mal, ou bien vous ne la comprenez pas.

— Mais Monsieur, s'exclama le peintre, voilà précisément où gît la différence! La poésie de Heine, on peut me la faire comprendre en me la traduisant dans une langue connue, tandis que la sonate de Beethoven n'est pas traduisible dans quelque langue que ce soit, français, latin... ou peinture!

— Qu'en savez-vous, riposta superbement Ferdinand Goëtz. Sans doute, des déshérités de la nature, dont l'ouïe ou l'œil ne fonctionnent pas normalement, nous ne pouvons rien espérer. Bien que leur sensibilité soit, au même titre que celle des autres, susceptible d'être touchée par les beautés de la musique et de la peinture, elle ne le sera jamais en réalité, puisque ce qui devrait l'émouvoir ne lui parvient pas ou lui parvient défiguré. Mais de ceux qui voient et entendent juste, s'ils sont émotifs, jamais il ne faudra désespérer. A ceux-là il faudra expliquer la poésie de Heine, dépeindre par des mots la beauté du tableau de Vinci, dévoiler la splendeur de la sonate de Beethoven.

— Mais c'est fou! s'écria encore le peintre de talent.

Et il faut avouer que tous paraissaient de son avis.

— Permettez-moi, continua doucement Ferdinand Goëtz, de vous citer quelques expériences personnelles. Je ne prétends point, loin de là, m'y connaître en peinture aussi bien qu'en musique; et je ne suis encore en musique que ce que Monsieur — il se tourna vers moi — appelle un « amateur ». Cependant, comme j'ai une sensibilité, je suis ému par certains tableaux. Mais, mon éducation sur ce point, laissant fort à désirer, il y a des chefs-d'œuvre qui ne m'impressionnent pas. Suis-je insensible à leur beauté? Non pas. Je ne les comprends pas. Et la preuve en est que, dès qu'on me les explique, je les comprends, et je suis ému.

— Ah! on vous a expliqué!... s'exclama le peintre.

— Patience, fit Goëtz... Il y a au Louvre, dans une salle dite « Salle des Primitifs », un tableau nommé le *Couronnement de la Vierge*. J'étais passé bien des fois devant cette composition qui m'avait paru fade, enfantine dans sa symétrie de ciel bleu et de trompettes dorées, et de mauvais goût, avec ces couleurs crues lourdement écrasées sur les marches du trône, ainsi qu'un étalage de charcuterie.

— Oh! s'indigna l'artiste, grand admirateur des Primitifs.

— Patience, répéta Goëtz... Un de mes amis, aussi peu connaisseur que moi en peinture, mais qui avait pénétré le secret de ce tableau, m'accompagna un jour dans cette salle. Puis, il resta en extase devant le *Couronnement de la Vierge*: il me fit remarquer la finesse, le charme indéfinissable de ce profil de vierge, l'éclat de ces cuivres que l'on entend sonner jusqu'au fond de l'azur; enfin l'expression intense et originale de chaque physionomie du groupe. Ce jour-là, Monsieur, je fus transporté d'admiration, et cette œuvre, qui auparavant, m'indisposait, est devenue pour moi un lieu de pèlerinage où je reviens avec passion. Expliquez-moi tous vos chefs-d'œuvre, cher maître, et je vibrerai à tous.

— Mon Dieu, pour la peinture, je ne dis pas... protesta le peintre.

— Alors, voilà la musique seule réprouvée, seule inexplicable! s'écria Goëtz. Mais écoutez encore. Il y a, dans l'œuvre colossale de Bach, une superbe page d'orgue — entre tant d'autres — qui consiste en ceci: après plusieurs accords formidables, un desin court et rapide, se reproduisant symétriquement un nombre considérable de fois, parcourt de haut en bas toute l'étendue du clavier. Il fut un temps où cette descente

me paraissait fastidieuse. Un jour, quel qu'un l'admira devant moi et trouva pour l'exprimer cette image bizarre: « Un homme, après avoir accompli un travail gigantesque, se détend et se repose en s'essuyant le front. » Ce jour-là, j'ai compris, et, depuis, je reviens souvent avec délices à ce que j'appelle pour moi: *l'Homme qui s'essuie le front*.

— Mais ce n'est pas une explication cela, c'est tout au plus une impression vague et personnelle!

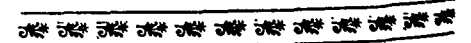
— Qu'importe si elle fait la lumière!... Enfin, Monsieur, moi-même, pauvre musicien, mauvais pianiste, il m'est arrivé de faire comprendre à des gens qui n'avaient pour la musique que ce faible penchant qui court les salons et même les rues, de leur faire comprendre et goûter les œuvres les plus substantielles et les plus profondes, les fugues de Bach, les grandes sonates de Beethoven, la *Tétralogie*, *Tristan*, voire *Pelléas*, en les expliquant, oui, Monsieur, en les expliquant à ma façon, soit en les chantant (!), en détaillant les thèmes trop confus, soit au moyen de comparaisons, baroques, extraordinaires, ridicules, si vous voulez, mais qui rendaient ma pensée, et j'eus l'intense plaisir de faire ainsi de véritables éducations, des « cures » merveilleuses.

Et comme nous restions tous un peu sceptiques, malgré tout:

— Je ne vous demande pas de me croire, continua Goëtz. Je ne vous apporte pas de preuves absolues. Aussi bien est-ce impossible dans une question d'esthétique. Les seules preuves possibles résideront dans des expériences personnelles. Mais je suis si bien convaincu de ce que j'avance, que je suis prêt à faire avec n'importe qui le pari suivant: de prendre un individu jeune, pourvu qu'il soit doué d'un tempérament nettement émotif, un passionné de poésie ou de peinture, si vous voulez, qui avouerait ne rien entendre à la musique; de lui expliquer cette musique qu'il ne comprend pas, et d'obtenir, qu'au bout d'un certain temps, il soit possédé pour celle-ci d'une passion d'autant plus forte qu'elle serait plus récente... Allons! qui tient le pari?

Les sourires sceptiques ne désarmèrent pas. Cependant personne ne releva le défi. Et, comme il s'agissait de payer de leurs personnes, nos bons baigneurs remarquèrent fort à propos que la nuit était douce et claire, et qu'il serait agréable de clôturer une aussi belle soirée par une réverie sur la terrasse, face à la mer.

LUCIEN CHEVAILLIER.



Nous adresserons le *Monde Musical* à nos abonnés

PENDANT LES VACANCES
à leur résidence d'été, sans aucun frais supplémentaire. Il suffira de nous faire part du changement d'adresse en stipulant pendant combien de temps l'envoi devra être fait.

